

Seule(s)

Maia Dereva

C'est la dernière fois que je le vois. Ce n'est ni une intuition, ni une hypothèse. Je le sais. Il marche d'un pas rapide, le buste en avant, les poings serrés dans les poches d'un Levis impeccable. Son regard frotte le bitume. Il s'engouffre dans la rue de Lutèce et sera bientôt avalé par la bouche de métro Guymer. Il ne s'est pas retourné une seule fois depuis qu'il m'a plantée devant l'immense grille dorée à l'or fin du palais de justice. Pour quoi faire ? Lancer un regard plein de regrets ? Ce n'est pas ce film-là qui se joue. C'est la vraie vie, sèche, sans fioritures ni musique d'ambiance.

Il y a une demi-heure à peine, nous étions encore assis côte à côte face à une petite juge boulotte et amène. Récitation administrative, signatures, le tour était joué. De toute façon, tout était réglé depuis des mois, simple formalité. Elle a levé les yeux, nous a scrutés par-dessus ses lunettes rondes en acier : « C'est bien la première fois de ma carrière que je vois des divorcés s'entendre aussi bien ! ». Nous lui avons souri tous les deux, comme de jeunes écoliers presque fiers de cette originalité. Lui comme moi avons toujours aimé sortir du lot. C'est peut-être même ce qui nous a réunis, une espèce de propension chronique à se faire remarquer.

Me voilà donc vissée sur le trottoir. Seule. Je vacille, comme un infirme auquel on aurait arraché sa béquille. Le pastel du soleil me lèche les joues, une petite brise espiègle fait friser les arbres du boulevard. Je viens de fêter mon anniversaire. Toutes les conditions sont réunies pour que je ressemble à une de ces nanas libérées tout droit sortie d'une planche de BD de Femme Actuelle. Des traits fins, le cil frétilant, un sac à main *fashion*, et un joli petit nez retroussé plongé dans un jus kiwi-citrouille. La vérité c'est que je me sens minuscule et moche. Une vraie Bridget Jones parisienne.

Il va me falloir apprendre à marcher sans appui.

De quoi se plaint-elle la trentenaire émancipée ? Ce divorce, c'est moi qui l'ai voulu. Trois ans de travaux d'assainissement dans les méandres glauques de ma psyché : de sanglots désespérés en prises de conscience exaltées, pelotonnée dans le regard inlassablement bienveillant de mon psy, j'ai détricoté les mailles du faux-self qui m'enserrait. « C'est bizarre Anna, vous ne vous regardez jamais dans les yeux » m'avait lancé un jour une copine du temps où nous étions encore de jeunes taupes creusant dans les couloirs sombres de la classe prépa. C'est exactement ça. Je m'étais entichée d'un garçon qui ne me regardait pas. Et pendant dix ans, je suis restée rivée à cette absence.

Dix ans clôturés par une poignée de mains à la juge et deux bises sur les joues. Pas de hauts cris, à peine quelques dettes à partager, aucune négociation pour la garde alternée... Notre enfant n'est jamais né. Il a été aspiré avant même d'avoir eu l'occasion de ressembler à un têtard du paléozoïque. J'ai exercé pleinement ma « liberté de femme », en enfouissant mes larmes et toutes les injonctions qui m'interdisaient de devenir mère. Un vide de plus ajouté au désert affectif de ma vie de couple, incommensurable celui-là.

Ce n'est pas que je pense à cette absence quotidiennement, mais Paul m'a fait une piqûre de rappel surréaliste tout à l'heure dans la salle d'attente : « Je suis dans la merde, ma copine est enceinte. En plus ses parents sont catholiques, ça ne va pas être simple de les convaincre de le faire passer ». J'ai bondi de mon siège capitonné, lui ai décoché une gifle bien sentie en sifflant : « Quoi ! Ça ne t'a pas suffi ? Il a fallu que tu recommences ? ». Ah non, en fait ça c'est ce qu'aurait fait n'importe quelle fille normalement constituée. En réalité, c'est plus fort que moi, je me suis immédiatement mise en mode bonne copine compréhensive. « Ah mince, tu veux que je te donne les adresses ? ». Voilà, comme ça, entre potes.

Devant un tel désastre, je me demande si c'est véritablement une aubaine de n'avoir pas connu le même sort que cet amas spongieux de cellules embryonnaires.

C'est la première fois que Marie va véritablement s'éloigner de son coron natal. À dix-huit ans, elle a passé le plus clair de son temps libre à nager le long des flotteurs en mousse de la piscine découverte Art-déco. Elle la connaît par cœur, jusqu'au moindre losange de carrelage bleu turquoise. Elle aime même l'odeur âcre de Javel des vestiaires. C'est son refuge. Ses longues brasses ne provoquent aucune vague dans le bassin. À l'image de sa vie toute entière : fille unique et posée, élève modèle et discrète, comme si elle n'avait eu de cesse de passer inaperçue, aussi légère et transparente que son amie liquide.

Alors quand elle a rencontré Carlo, son regard noir, sa moustache à l'italienne, son accent provençal, elle a tout de suite rêvé d'aventure. Car elle rêve Marie. Elle fredonne *Le Secret de l'Amour* de Julien Clerc en attendant le prince charmant. Le bel hidalgo a joué sur du velours pour la séduire. Il semble représenter tout ce qu'elle n'est pas : confiant, hâbleur, il prend volontiers la parole en public pour asséner des vérités inébranlables. Toujours tiré à quatre épingles, dans un costume de laine châtaigne un peu désuet qu'il brandit comme une insulte à l'uniformité de ses camarades. Tout le monde a les cheveux longs ? Il les aura courts !

Ils ont traversé la France à bord de la Simca. Pour elle, c'est le plus beau des carrosses. Elle frétille sur le siège passager, ouvre grand les yeux pour aspirer les paysages. Bientôt, l'imposante roche de la Sainte Baume vient définitivement reléguer le terril de la fosse N°5 au rang de vague tas de poussière. Et puis juste derrière le dernier virage de chênes verts, le minuscule village somnole, suspendu à la colline rousse. L'odeur douceâtre des platanes centenaires pénètre les narines vierges. Maisons biscornues, ruelles étroites, lavandes radieuses, inlassables cigales, grelots scintillants des fontaines, tout y est : Marie est au bout du monde !

Elle n'a guère le temps de s'attarder sur le sourire pincé de la mère ni sur la prestance un peu forcée du père. Ses jambes diaphanes épousent déjà la lourde table en chêne massif qui s'enfonce dans le rouge mat des tomettes. Des petits chiens en bakélite supportent avec application les couteaux argentés. La soupière en faïence de Moustier trône fièrement au milieu des ronds de serviettes en olivier. Au bout de la nappe, une robe noire en coton amidonné soutient dignement la tête de la grand-mère. Elle n'est pas bavarde la vieille, mais son œil musarde. Postures, conversations, quantités avalées : tout est passé au crible. Marie se dit qu'ils ont mis les petits plats dans les grands pour fêter son arrivée. Elle comprendra plus tard que c'est le simple quotidien pour cette famille méridionale.

Tout ce petit monde parle fort, cherchant farouchement à couvrir la parole du voisin. Seule Amelia, la sœur cadette de Carlo, lance un regard mi amusé mi compréhensif en direction de Marie : « Bienvenue dans la famille ! ». Soudain, la doyenne tape violemment du poing sur la table. Le Côte de Provence effaré se faufile en silence dans la trame de la serviette blanche. « Vaffanculo ! » braille la vieille femme, les yeux hagards. Toute la famille est médusée. Les regards d'incompréhension permettent à Marie de deviner

immédiatement que l'aïeule n'est manifestement pas coutumière du fait. De longues secondes incrédules s'écoulent, le buste flétri bascule lourdement en avant, et la tête flasque vient s'engluer dans l'assiette de ragoût d'agneau. L'horloge à pendule sonne le quart d'heure.

La blouse ankylosée tranche maintenant curieusement avec le couvre-lit en boutis rose. La mère a perdu son allure d'institutrice. Elle est affaissée sur une chaise en paille, les yeux dans le vague. N'y tenant plus, Carlo attrape la main de Marie. Ils faussent compagnie à la famille endeuillée. Ça fait déjà plusieurs heures que Marie le suit partout sans prononcer un seul mot. Elle rêvait d'aventure, la voilà servie, et totalement incapable de donner du sens à cette avalanche de sensations inédites. Il l'entraîne derrière un muret en pierres sèches, silencieux lui aussi. La robe d'été en nylon multicolore se froisse légèrement, s'écarte, et se laisse pénétrer comme pour conjurer l'inconcevable.

J'ai troqué mon avenir tout tracé de femme mariée dans son vaste appartement lumineux meublé chez Habitat contre un point d'interrogation niché dans un minuscule studio du boulevard Ménilmontant. Assise à la terrasse du Bar du Soleil, j'ausculte les rythmes de la ville en sirotant un expresso : le pas ample d'un grand noir souriant en djellaba, les « plocs plocs » pressés d'une chinoise affairée, les semelles de crêpe discrètes d'un vieil homme sous sa kippa, le « tic-tac » chaloupé d'une étudiante américaine... Le monde entier est à mes pieds.

J'ai rendez-vous avec Karl. On s'est déjà croisé au cours d'une soirée arrosée. Ce grand gaillard expansif aux yeux noisette savait pertinemment que j'étais mariée. Un détail qui ne l'a pas empêché de me souffler discrètement un « J'ai très envie de toi » gourmand. J'ai un peu eu l'impression d'être une lapine prise dans les phares d'un poids lourd. Un piètre « Désolée, je suis fidèle » et un digicode fébrile plus tard, j'étais hors de portée. Il ne lui aura pas fallu longtemps pour entendre parler de mon célibat. Dans son petit répertoire en cuir savamment mis à jour, il a rayé « Mariée. À suivre. » pour noter « Disponible. Se procurer son numéro ».

Nico a gentiment joué les entremetteurs, allant jusqu'à proposer de tenir la chandelle en ce début de soirée appétissant. Un peu par amitié, un peu par jalousie peut-être aussi. Les voici donc assis à ma table, souriants comme deux vieux complices sur le point de conclure une bonne affaire. Tout le monde sait que nous ne sommes pas là pour apprécier les spécialités gastronomiques locales, mais on fait comme si. Karl me dévore des yeux, tandis que Nico détaille soigneusement son rumsteck. Les verres tintent, j'avale mes derniers scrupules avec une gorgée de blanc sec.

Un « On monte ? » enjoué suffit à nous catapulter tous les trois sur le matelas qui me tient lieu de canapé. Les capsules des canettes cèdent sous l'ardeur de la pression. Les mains de Karl ne s'embarrassent plus de politesse et font connaissance avec mes cuisses. Nico rougit, bafouille. Il cherche désespérément une raison valable de s'en aller, mais je ne lui suis d'aucune aide. Je l'invite presque par ma passivité à se joindre à nous. Il hésite encore, se tortille, jette un dernier regard indécis puis se lève brusquement. Il n'a pas le temps d'atteindre la porte. Les lèvres impatientes de Karl font déjà gémir les miennes.

Pendant dix ans, Paul et moi avons eu la sexualité monotone de deux adolescents attardés, l'imagination coincée dans le triangle magique du hochet tétons-pubis. Ce soir, Karl caresse doucement ma tête, lèche délicatement mes oreilles, respire lentement dans mon cou, glisse avec paresse le long de mes seins, s'attarde à l'entour du nombril, épouse la courbe de mes hanches, chatouille le creux de mes fesses, accompagne le tremblement attentif de mes jambes, réveille chacun de mes orteils en les posant sur sa langue comme des hosties. En suivant minutieusement les points à relier, il dessine peu à peu ce corps qui devient son œuvre d'art.

« J'ai toujours rêvé d'être une femme. Juste quelques jours. Pour savoir ce que ça fait d'être pénétrée... » chuchote-t-il, le regard planté dans mes yeux grands ouverts, tandis qu'il s'applique à faire monter lentement la vague dans mon ventre. J'apprends soudain, depuis le fin fond de ma chair, que mon clitoris, jusque-là simple bouton sensible, possède le pouvoir de faire frémir mon vagin tout entier. Haletante, je m'agrippe aux épaules musclées. J'en veux encore. Mais Karl est un perfectionniste de l'amour. « Doucement. Nous avons tout le temps. Il faut savoir faire des pauses ».

Clope. Martini. Désir.

Massage. Tempo. Orgasme.

J'existe.

La psyché n'en revient pas du reflet qu'elle renvoie ! Le manteau à carreaux râpé a beau s'étirer de toutes ses forces, il ne parvient pas à cacher la baudruche naissante. Finie la silhouette svelte et sportive, Marie a sauté dans le grand bain avec sa bouée habitée. Elle sait déjà pertinemment que le géniteur n'a ni le désir d'un enfant, ni celui de faire sa vie avec elle. Mais sur le chiffonnier écaillé, la Vierge en plastique jauni remplie d'eau de Lourdes lui rappelle en fronçant les sourcils qu'il n'y a pas d'autre solution. Carlo a bien pensé l'envoyer quelques jours en Hollande, mais il n'a pas insisté. Il a froissé sa lettre de rupture et s'est raconté l'histoire du gars qui assume.

Ce n'est pas faute d'avoir été prévenue que ces choses-là arrivent avec les hommes. Et même pire. Il y a deux ans, en sortant du lycée, elle a eu la surprise de trouver son père en bas du grand escalier couleur brique. Il a remonté la rue au pas de course en serrant sa main très fort dans la sienne, sans rien dire. À l'approche du jardinet familial, Marie a aperçu un attroupement visqueux. Tout le coron semblait s'être donné rendez-vous dans la boue du terrain vague. Elle a interrogé son père du regard, mais celui-ci a tiré encore plus fort sur son bras, comme pour la mettre à l'abri.

Cet après-midi-là, on avait retrouvé le corps mutilé de Brigitte sous un tas de vieux pneus gluants. Juste derrière les garages en face de la maison. Un coup de tonnerre dans la cité minière sans histoire. Elle la connaissait Brigitte, comme la plupart des filles de son âge dans le quartier. Comme elle, elle avait tressailli au son des notes du camion de glaces les jours d'été. Comme elle, elle avait longé les trottoirs défoncés en saluant timidement les bustes burinés accoudés aux portes en bois à demi ouvertes. Comme elle, elle avait cueilli des groseilles à maquereau dans les jardins ouvriers et sucé des caramels Lutti un peu rances.

La dernière fois qu'on l'a vue vivante, c'était au coin de la rue, la tête penchée vers un mystérieux col roulé en lycra. Après on ne sait plus. Comme chaque soir, la jeune fille a dû emprunter la voyette¹ luisante. Comme chaque soir, elle a dû traverser le petit bois humide. Pourtant, sa grand-mère l'a attendue en vain cette nuit-là. Le lendemain, son petit frère est allé jouer avec ses copains dans le grand champ. Il a reconnu le petit chemisier écossais. Hébété.

Ç'aurait pu être elle. Mais non, Marie était bien en vie. À compter de ce moment, la protection bienveillante de ses parents s'est muée en pistage anxieux. La ville est devenue le repaire de journalistes de tous poils en quête de témoignages obscènes. Impossible de profiter du jardin sans que la palissade devenue hirsute pose des questions. Derrière les rideaux tirés, chacun des voisins s'est transformé en récidiviste potentiel. Et de manière plus générale, toute présence masculine est devenue indésirable.

Pourtant Marie a continué à rêver comme avant. À dix-huit ans, on est immortel. C'est à peine si elle a senti les mailles de son cocon se resserrer. Tout ce qui lui importait,

¹ Ruelle en patois chtimi

c'était de réussir ses études. De sortir de sa condition. Son père l'accompagnait à chacun de ses examens, comme un rituel. Et chaque réussite était comme une revanche offerte à sa mère.

« Ben, ben, ben, em'fil', j'croyau pas qu'té déchindros si bas... »². C'est tout ce que cette mère a réussi à lui dire, les poings vissés sur les hanches, lorsqu'elle a découvert l'existence du polichinelle. Elle pensait pourtant que ce sordide fait divers lui avait fourni l'excuse idéale pour dissuader sa fille de toute envie de batifoler. Face à cet échec cuisant, seul le mariage la sauverait désormais du qu'en-dira-t-on. Elle avait rêvé mieux pour sa fille.

Marie scrute le miroir, les bras ballants.

Elle a vingt ans aujourd'hui.

C'est sa propre mort qu'elle contemple.

² « Ben ben ben ma fille, je ne croyais pas que tu descendrais si bas »

« Ça serait mieux si tu portais des jupes. ». La phrase de trop. J'ai renvoyé la fougue de Karl dans sa péniche il y a un mois. Définitivement. Le bilan sanguin fut mitigé : je n'ai pas chopé son hépatite, mais je suis enceinte. C'est à croire que je m'évertue à trouver des sujets de conversation pour mon psy. Il n'est pas question que je donne un père pareil à cet enfant. Alors me voilà à nouveau assise dans cette salle d'attente rosâtre que je connais déjà. Seule cette fois.

Une infirmière rougeaude et peu avenante m'a fait avaler le médicament. Maintenant elle égrène avec lassitude les règles du jeu : rentrer chez moi, attendre, prendre le premier comprimé, attendre, prendre le second comprimé, attendre. Et bien vérifier que le téléphone est branché, des fois que ça tourne mal. J'empoche la plaquette métallisée qui prend un malin plaisir à me piquer la cuisse au passage. Cette fois j'ai le choix, et je vais le vivre pleinement, comme pour me réapproprier ce corps déjà forcé.

Violette est assise devant la porte, son rat blanc posé sur l'épaule. Quand elle a su, elle a sauté dans un train pour venir me soutenir. Sa présence me rassure, mais ne dissipe pas le malaise qui s'est toujours immiscé entre elle et moi depuis l'enfance dès qu'il est question d'intimité. Les moustaches du rongeur me font un clin d'œil, l'air de dire : « T'inquiète, elle ne sait pas dire qu'elle t'aime mais nous sommes là ! ». Une fois dans la cuisine, je lui cale un petit morceau de gruyère entre les pattes, histoire de le remercier d'avoir fait tout ce chemin pour moi.

Violette jette un coup d'œil aussi circulaire qu'atterré sur les murs gris de ce studio sans âme. Un chapelet d'hypothétiques améliorations s'échappe en bulles nuageuses au-dessus de sa tête. Passer un rouleau chocolat sur le mur du fond, remplacer le carton qui s'affaisse sous la télévision premier prix, terminer au pinceau fin la frise incomplète du plafond... Je ne sais pas prendre soin de moi, alors elle le fera. Une autre fois. Nous ne sommes pas là pour lancer un atelier déco. Je sors deux Orangina rouges, et nous les sirotions en grignotant des bretzels. Nous parlons de tout sauf de ça.

Je suis prête. Nous échangeons un regard entendu et j'avale le premier comprimé. Je n'ai aucune idée de ce qui m'attend. Alors j'écoute. Très vite, les molécules de prostaglandine batifolent dans mon organisme. La douleur rampe d'abord discrètement sous la dentelle de mon utérus. Confortablement installée, elle se met à respirer de plus en plus fort. La sournoise prend ses aises et colonise peu à peu le tractus digestif. Je ne suis bientôt plus qu'un spasme géant. Je cours m'enfermer dans la salle de bain, pour préserver ma sœur de cette danse macabre. Mon corps expulse à peu près tout ce qu'il lui est possible de laisser sortir.

La douleur m'aveugle mais je veux savoir à quoi tu ressembles. Je m'assieds sur l'email glacé. Je t'attends. Le sang dessine des arabesques sur le bord de la baignoire. Ma vulve pousse un cri poisseux. Tu glisses bêtement jusqu'à l'arrondi blafard. Petite fleur rougeâtre, minuscule dans cet écrin ivoire. Je t'attrape délicatement entre deux doigts, te

dépose sur la paume de ma main. Ce toi qui n'existera pas, voilà donc ton visage. Fragile. Dérisoire et vivant à la fois. Tu me regardes. Une éternité. Puis tu me pardonnes en souriant doucement. Je te dépose dans un petit flacon de verre, comme un cercueil à ta modeste taille. Soudain je t'imagine moisir dans ce caveau improvisé. Impossible. Je ne peux pas te garder, ce serait mourir avec toi. Je ferme les yeux. Tu fais tout ton possible pour que ton plouf d'adieu soit discret. Je tire la chasse.

Le deuxième comprimé a forcément été inventé pour punir la femme sacrilège. Physiologiquement, il ne sert à rien d'autre qu'à prolonger inutilement une douleur intolérable. Peut-être aussi à oublier pourquoi l'on pleure ? Je suis couchée en chien de fusil, reprenant mon souffle entre chaque salve. Contractions stériles. J'enfante une vacuité. La couette compatissante me prend doucement dans ses bras duveteux. Les vagues écarlates s'espacent insensiblement.

Violette dépose deux sachets de Rooibos dans les mugs blancs. La bouilloire crache un sifflement sinistre.

Angèle est seule dans la maison de briques rouges. Elle en connaît les moindres recoins, à force d'y traquer la poussière et de frotter le carrelage moucheté. Comme chaque jour, elle a noué ses longs cheveux en chignon serré, enfilé la blouse anthracite autour de ses larges hanches de polonaise, et ajouté quelques gaillettes³ dans le poêle en fonte afin d'y déposer la sempiternelle cafetière.

À douze ans, elle travaillait déjà comme lampiste à la mine. Inlassablement, de matins blafards en soirées humides, elle a distribué les lampes aux mains crasseuses qui défilaient devant elle. Alors elle s'est estimée chanceuse lorsqu'un « gars des bureaux » s'est mis en tête de l'épouser. Elle a accepté sa nouvelle mission sans sourciller : tenir sa maison propre et préparer la soupe à ce brave homme pour les soixante prochaines années.

La wassingue⁴ dégouline en silence. Angèle n'a plus rien d'autre à faire que d'attendre. Elle se glisse doucement dans la chambre à coucher, s'assoit sur le couvre-lit à franges orange. Le tiroir de la table de nuit grince légèrement sous le poids de la plaque de marbre rose. Elle en sort la lettre jaunie qui exhale encore un léger parfum fleuri, la défroisse, et la relit, peut-être pour la centième fois.

Chère Angèle,

comme tu vois, il faut que je sois dans un lit pour que tu reçoives des nouvelles de ta sœur. Je commence ma quatrième semaine d'hôpital et les nouvelles d'après le docteur sont très bonnes. J'ai fait une analyse d'urine et une radiographie, et d'après les résultats je sortirai peut-être d'ici quelques jours. Au début j'ai bien eu le cafard et j'ai bien pleuré, maintenant je m'y fais un peu. Je ne sais pas au juste ce que j'ai mais je suis dans le pavillon des femmes qui font des pneumos. Je suis traitée par piqûres (deux par jour) de streptomycine et par fortifiant car lorsque je suis arrivée je faisais une faiblesse générale, donc il me faut beaucoup de repos. Mon appétit revient comme il faut, je me force à manger tout ce que l'on m'apporte. Les visites sont comme pour maman, jeudi et dimanche. J'ai du monde autour de moi et tu les connais, toujours à blaguer. J'espère mettre au monde un beau bébé bien joufflu. Pour la layette, tu remercieras la sœur de François pour moi, tu me diras si je dois quelque chose. Merci à vous deux pour la jolie boîte de biscuits que j'ai reçue lundi matin, elle était intacte. Je te quitte car j'ai déjà passé l'heure de la piqûre d'une demi-heure. Et surtout ne fais pas attention à l'écriture car je t'écris de mon lit, je dois y rester le plus possible.

Bon baisers à vous deux. À bientôt de te lire ou de te voir.

³ Galets de charbon en patois chtimi

⁴ Serpillière en patois chtimi

Marie

P.-S. : aussitôt débarrassée je dois me payer un gros manteau car avec cette maladie je ne dois pas avoir froid. Peux-tu me renseigner sur les prix ? Jusqu'en décembre je mettrai de l'argent de côté. Tu sais, le modèle qu'on a vu ensemble dans la rue Neuve ? Marron ou bleu, pas trop foncé ni trop clair. Merci à l'avance.

Indispensable dérisoire.

Le manteau bleu n'a pas suffi, Marie est morte un mois après l'accouchement. Son bébé, Marie-Anne, n'était pas joufflu. Elle l'a suivie peu de temps après dans la sépulture familiale. L'antibiotique censé sauver la mère avait tué la fille.

Deux ans après, Angèle a accouché de Marie.

Aujourd'hui, Marie est enceinte d'une fille.

Une larme presque sèche s'agrippe silencieusement à la pommette. Elle l'efface bien vite du revers de la main, la porte d'entrée vient de s'ouvrir.

J'ai retrouvé ma solitude et son chapelet de repas en tête-à-tête avec le tube cathodique, me repassant le film de mes relations amoureuses. La voix off de mon psy a continué de caresser mes yeux bouffis d'isolement jusqu'à ce qu'il juge opportun de me proposer un travail en groupe. J'ai donc fait la connaissance de Sarah, Rudolph, Cathy et les autres. Je n'ai pas exactement su déterminer si ça me soulageait de découvrir d'autres scénarios catastrophes ou si ça ne faisait qu'amplifier la nausée que ma propre histoire m'inspire.

La première fois que j'ai découvert cet étrange rituel, je me suis demandé si je n'avais pas été embarquée dans une secte new-age. Ce n'est tout de même pas courant de se retrouver entre adultes, avachis sur des matelas en mousse parsemés de coussins multicolores, et partageant sans pudeur nos sentiments les plus intimes. Il m'a fallu plusieurs week-ends avant de trouver ça parfaitement normal et de commencer à me confier moi-même sans avoir la sourde impression d'avoir un bonnet d'âne sur la tête.

Toujours est-il que cette nouvelle vie pas tout à fait sociale m'a changé les idées. Sarah est presque devenue mon amie, malgré son regard sévère de juriste et sa forte corpulence qui m'effrayaient un peu. En ce début d'été, nous avons pris la route pour rejoindre un petit coin de verdure propice aux hurlements thérapeutiques. La Twingo tressaillait joyeusement, comme si elle partait en vacances. J'en ai presque oublié la destination où nous étions censées « travailler » pendant deux longues journées avec tout un tas d'inconnus aussi névrosés que nous.

C'est drôle d'avoir une copine. La dernière fois que c'est arrivé je devais avoir douze ans. Ensuite j'ai basculé dans la quête hystérique du regard masculin. Être là, cheveux au vent comme Thelma et sa Louise glissant sur le macadam ardent, c'était un peu comme retrouver une adolescence que je n'avais peut-être jamais connue. Nous avons bientôt aperçu l'ancien hameau pompeusement rebaptisé « centre de développement personnel » et avons défait nos valises sur les lits jumeaux. Un parfum de colonie de vacances flottait dans la chambre commune, et nous avons chuchoté longuement dans le noir pour ne pas déranger les autres pensionnaires.

Les paupières encore gonflées de sommeil, j'ai fait connaissance avec les nouvelles têtes. Des hommes et des femmes, pour la plupart plus âgés que moi, et plus ou moins convaincus d'être en train de « prendre leur vie en main ».

Arrêt sur image.

Je viens de prendre une espèce de coup de poing au plexus. Des yeux noirs, des joues mates griffées par des cheveux courts gris, une chemise à carreaux légèrement entrouverte, et une silhouette sportive que je vais chercher du regard pendant tout le reste du week-end. Je n'entends même pas les mots qui sortent de sa bouche. Sa bouche...

Il me faut pourtant bien m'arracher à cette hypnose, nous sommes venus ici dans un but bien précis. Les rêves éveillés et autres expressions corporelles finissent peu à peu par me mettre dans un état second. Je suis mûre à point pour passer à mon tour sur le fin matelas déposé au centre du groupe. La voix douce de l'assistante du psy m'enveloppe de courage. Elle pose sa main délicatement sur ma poitrine. Les sanglots profitent de cette invitation pour s'échapper enfin. Ma gorge me fait mal, de plus en plus. Mon cerveau rationnel cesse de fonctionner, l'environnement finit de se dissoudre, quand un vagissement surgit brutalement du fin fond de mes entrailles. La tête en arrière, le corps tout entier crispé comme celui d'un nourrisson affolé, arc-boutée sur mes poings, je hurle une souffrance et une rage jusqu'alors indicibles. Inacceptable solitude.

Après de longues minutes, je retombe.

Épuisée. Vidée. Sereine.

Franchement, à qui vais-je pouvoir raconter un truc pareil ?

Le repas collectif et le joyeux brouhaha des couverts me ramènent à une certaine forme de présence. Je ne sais pas exactement si ce que je viens de ressentir est une étape fondamentale de mon travail thérapeutique ou la plus grosse supercherie qu'il m'ait été donné de vivre. Tandis que je pousse les petits pois du bout de ma fourchette pour tenter de me raccrocher à ces billes de réel, je croise à nouveau les yeux noirs. Ils semblent chercher les miens cette fois. Est-ce ce contexte particulier ? L'expérience troublante du matin ? Je frémis. Nos regards s'entrelacent.

La porte s'efface discrètement pour laisser passer le pyjama à rayures. Elle le connaît bien, inutile de grincer pour annoncer son arrivée. Il se glisse à son tour en silence entre les draps râpeux du petit lit chaud. Lentement, les yeux fermés, il pose sa main juste au bord de la timide chemise de nuit. Il caresse doucement la peau blanche, comme un enfant cajolerait son ours en peluche. C'est plus fort que lui, il a besoin de ce corps qui lui fredonne un chant irrésistible.

Pendant de longues minutes, il reste là, allongé dans l'odeur familière des cheveux bouclés, rassuré. Le mouvement à peine perceptible de la poitrine qui se soulève le berce au creux de cette nuit qui le couve. Il se recroqueville un peu, se rapproche de la douce chaleur qui l'engourdit, et fait en sorte d'épouser la moindre parcelle de cette peau qui lui appartient. Il ne distingue bientôt plus qui d'elle ou de lui respire.

Il tremble un peu tandis que ses doigts remontent lentement le long des fines cuisses. Elles ne s'ouvrent pas. Mais elles n'ont pas la force non plus de résister bien longtemps à la pression insistante de ces visiteurs impatients de trouver refuge à la naissance du monde. Ils ne sont plus qu'un, il n'est plus qu'elle. S'il le pouvait, il entrerait tout entier se lover dans l'éternité.

La chambre retient son souffle, comme pour mieux enclorre ce secret au sein de la maisonnée endormie. Le voile d'organdi frissonne contre la fenêtre. Le grand papillon blanc encadré juste au dessus du cosy en bois de chêne se fige de toutes ses forces pour ne toucher ni la toile de jute ni la fine épaisseur de verre. Prisonnier aplati, il construit sa dignité en se faisant aussi métallique que l'épingle qui le transperce depuis ce jour où il a cessé de voler.

Amelia aussi garde les yeux fermés, comme une prière. Elle ne bouge pas. Elle sait ce qu'il veut et le laisse faire. Tellement de nuits, tellement de fois, il n'y a plus la moindre parcelle de surprise dans les flocons de sa pensée. Du haut de ses onze ans, elle accueille le rituel comme une vieille femme laisserait glisser les outrages du temps sur ses joues burinées.

Bien sûr qu'elle sent confusément que servir de jouet à son fragile papa n'est sans doute pas un destin tout à fait normal. Mais au fond, il a tant besoin d'elle qu'elle lui pardonne. Et puis, tant qu'il continuera à la visiter, il n'ira pas dans la chambre bleue de sa petite sœur. Au fil de ces nuits improbables, plus elle se désincarne, plus elle se fond dans une mission quasi-chrétienne : protéger la famille toute entière d'un insupportable effondrement.

Je suis repartie avec son numéro dans la poche, aussi abasourdie qu'heureuse. Sur une aire de l'autoroute qui me ramenait chez moi, j'ai sautillé en riant autour d'un

immense panneau sens interdit. Le monde s'était peuplé tout à coup d'une incroyable diversité de visages auxquels je souriais pour la première fois. Il est des moments comme celui-là où tout semble renaître. Une virginité du cœur, une naïveté des sens, un regard d'enfant que l'on croyait perdu, une sorte de métamorphose où tout redevient aussi intact que possible.

Tout à coup, le canal Saint Martin a perdu son statut de cloaque déprimant pour revêtir les atours d'un lieu de promenade romantique. Les traits tirés et les regards las des voyageurs du métro m'ont inspiré une compassion universelle. Comme si la vie toute entière s'instillait soudainement dans le moindre détail, comme si le goût, l'ouïe, l'odorat, le toucher et la vue s'éveillaient tous ensemble d'un long sommeil...

Dès notre première conversation, l'expression "appel illimité" a pris tout son sens. Il n'a pas fallu bien longtemps pour que rendez-vous soit pris. Et me voilà confortablement installée sur le velours rayé du TGV. Le gémissement des freins interrompt ma rêverie, j'attrape mon petit sac jaune dans le compartiment où il dormait, et nous sautons tous deux sur le quai platiné. La silhouette est là... Mon sac s'en va finir sa sieste dans le coffre de la berline tandis que nous devisons derrière le pare-brise. Le ruban de la route se déroule devant nous comme une promesse.

Nous voici devant la porte orangée qui s'impatiente. Les graviers blancs chantent sous mes pieds, nous entrons, je pose mon sac sur le carrelage frais, relève la tête et cligne des yeux pour tenter de les acclimater à la pénombre. Ils n'en auront pas le temps. Déjà ils se referment tandis que nos lèvres se retrouvent comme après une longue absence. Ma peau s'efface. Nos langues s'estompent. Une pulsation beaucoup plus vaste que nous prend toute la place...

Une main dans la mienne, trois pas dans le couloir, deux pantalons qui s'éclipsent. Nos corps se reconnaissent, nos seins se touchent, nos cuisses s'entremêlent, nos vulves s'unissent. Je caresse ses hanches, elle embrasse mon front. Les draps roses qui ondulent m'enlacent de toute leur douceur. Et tandis que sa tête se jette en arrière, le soleil brille soudain dans mon ventre. Je ne sais plus si je jouis de moi-même ou de sa jouissance. Deux larmes stupéfaites perlent sur mes joues. « Ne t'inquiète pas » murmure-t-elle, « la première fois ça fait toujours ça ».

Flashes.

La tendresse de mon bras de collégienne posé sur l'épaule de ma meilleure amie.

Le corps glabre et les cheveux longs de Paul.

Le fantasme insolite de Karl.

Le sourire amusé de Sarah quand je lui ai confié « Je ne comprends pas ce qui se passe avec cette fille »...

Avant Fanny, j'avais toujours eu la vague intuition de n'être jamais véritablement tombée amoureuse. Depuis elle, je sais que j'avais raison. Je ne viens pas de virer ma cuti d'hétéro, je suis juste devenue moi.

Jeanne est encore posée sur les montants de la chaise, hagarde comme un vieux chiffon sale. Plus aucun de ses muscles découragés n'accepte de la porter. Sa sœur aînée, son paysan de père, et maintenant sa mère : en moins de trois mois elle vient de perdre toute sa famille. Exit l'institutrice droite comme un i aux sourcils sévères. Elle a cinq ans et demi et marche pour toujours sur le chemin sinueux qui mène de la métairie natale à la petite école à classe unique du village.

Après une scolarité sérieuse et appliquée, le certificat d'études primaires en poche à douze ans, elle fut reçue haut la main à l'école normale avec une bourse d'études, faisant la fierté du modeste ménage parental. Non contente de cette ascension sociale gagnée de haute lutte, Jeanne n'a eu de cesse de se construire la vie idéale d'une villageoise sortie de sa condition.

Quoi de plus prestigieux qu'un mariage avec Paolo, l'employé de banque mi-corse mi-parisien qui faisait rêver toutes les filles du bal populaire ? Qu'ils sont beaux sur la photo de la noce ! Ce grand gaillard brun en costume du dimanche et sa petite femme enrubannée regardent l'objectif du photographe avec un regard presque triomphal. En plein milieu de la place écrasée de soleil, ils posent fièrement devant la grande fontaine qui pleure des larmes de calcaire.

Pour parfaire cette image de femme accomplie, Jeanne a passé les vingt années suivantes à procréer. Deux beaux garçons en culottes courtes, dont Carlo, la prune de ses yeux. Deux jolies filles à socquettes blanches, dont Amelia, l'embarrassante insoumise. Quand son influent époux fut muté à l'autre bout du pays, quel autre choix a-t-elle eu que de remplir les valises en silence et de le suivre ? Elle a quitté le soleil provençal, les douces courbes du Bessillon, et laissé définitivement derrière elle ses rêves de gamine.

Tout ça pour ça.

L'inanité de sa propre vie la paralyse.

À cet instant précis, l'alternative est très simple.

Soit elle prend la mesure du chagrin qui la submerge et sombre dans la folie.

Soit elle se lève pour aller couper quelques poivrons rouges en morceaux.

Les excursions nocturnes du pyjama à rayures ?

Elle fera comme si elles n'avaient jamais existé.

Elle n'a plus que lui au monde.

Je n'ai jamais compris comment un psy peut se rendre à ce point indispensable à ses patients, puis disparaître sans laisser d'adresse pendant les deux mois de vacances ! L'année dernière, je lui en ai beaucoup voulu de m'abandonner. J'avais l'impression d'avoir perdu mon déambulateur. « Objet anaclitique » ils appellent ça. Autant dire, la seule personne sur laquelle on a l'impression de pouvoir compter et sans laquelle le monde entier s'écroule. Je dois concéder que cette année, c'est Fanny qui est devenu le centre de mon univers estival. Mais je suis assise dans la salle d'attente comme une enfant qui trépigne de raconter ses aventures de princesse aux petits pois.

Avec Eric, c'est la première fois que j'ai véritablement fait confiance à un homme, je crois. Il ne m'avait jamais traversé l'esprit qu'une personne du sexe opposé puisse être autre chose qu'un regard exigeant et triste. Ça ne s'est pas fait en un jour ! Il m'en aura fallu des séances en tête à tête avant de lâcher prise et de comprendre que cet homme charpenté ne me ferait aucun mal. Quand on ignore ce que le mot « bienveillance » veut dire, on est incapable de se le représenter. Au fil du temps, il me semble même que j'ai bêtement fait le « transfert » attendu dans ce genre de situation. Avec son col ouvert sur un médaillon étrange, il me rappelait un peu le mystérieux Rahan de mes jeunes années.

Comme des centaines de fois depuis le début de cette thérapie, je regarde la fillette souriante, morveuse et ébouriffée en face de moi. Je ne sais quasiment rien de la vie de cet homme, hormis qu'il est parti un jour à l'autre bout du monde photographe des bouilles. Ces images posées au mur sont le reflet de toute sa douceur, et de sa capacité à donner la main à l'enfant qui l'attendait en moi. Je feuillette aussi pour la dernière fois ce petit livre fustigeant la fessée qu'il a pris soin de déposer sur la table basse laquée de blanc. Il m'aura également fallu le lire de nombreuses fois avant de sentir au plus profond de mon être que j'avais pu faire l'objet de maltraitance ordinaire...

La porte s'entrebâille, le patient précédent file sans lever les yeux. Surtout pas. C'est toujours délicat de croiser ce morceau de réalité dans le couloir. Dans l'intimité du cabinet d'Eric on peut tout dire, à l'extérieur on remet sa parka de personne « normale » et l'on a honte d'être aussi vulnérable. Et puis avouons-le, il y a une certaine forme de jalousie à se dire qu'il donne autant d'attention aux autres qu'à soi. La petite pièce chaleureuse ressemble à une espèce de cabane magique enfantine dans laquelle il est parfaitement incongru de croiser des inconnus, adultes de surcroît.

Il est le seul à me connaître véritablement. Le seul qui ait vu ce que personne d'autre avant lui n'avait vu, pas même moi. Ma fragilité, ce terrible manque de confiance en moi, ce nourrisson aphone qui a cessé de pleurer faute d'être entendu, et qui a construit toute sa vie autour de ce vide intérieur. Je suis une passoire enfermée dans un bunker dont il a trouvé l'entrée à force de patience. Même dans les pires moments d'anxiété, ou lorsque mon corps se dérobaît, j'ai trouvé la force de me rendre chaque semaine auprès de lui, dans cette antre de bonté où plus rien d'autre n'existe que ma solitude enfin reconnue.

Et c'est encore dans ses yeux, qui ont accueilli le pire, que je viens déposer le meilleur comme cadeau d'adieu. Au fond, comment le remercier de meilleure manière si ce n'est en lui montrant qu'à la fin de toutes ces heures de persévérance, je suis heureuse, enfin ? Et me voilà à babiller pour lui parler de ma vie, celle d'aujourd'hui cette fois, un peu comme on raconte sa journée d'école. La silhouette, le soleil dans mon ventre, les couleurs du monde. Et puis le licenciement négocié avec mon employeur, et ce déménagement qui s'annonce.

Il y a quelque chose de complètement dingue dans cette relation qui n'en est pas une. Là où il s'est montré quasiment indéfectible, je m'en viens lui annoncer de but en blanc que je le délaisse pour toujours. Ingratitude de l'enfant devenu adulte qui s'envole. Pour la première fois depuis toutes ces années, il se départit de sa neutralité, se lève, et me serre dans ses bras pour me dire au-revoir et me souhaiter bonne chance. Et comme pour me libérer définitivement, il refuse gentiment l'argent que je lui tends : « Cette séance, je te l'offre ». « Tu fais un métier merveilleux » lui dis-je, les yeux embués de gratitude.

Marie marche en canard depuis plusieurs semaines, empotée par une espèce d'alien qui squatte son ventre déformé. Rien dans son parcours ne l'a préparée à un tel bouleversement. Avant "ça", c'est à peine si elle savait comment on fait les bébés. Et pour ne rien arranger, voilà trois jours entiers qu'elle se collette avec la monadologie leibnizienne sans rien y comprendre. Non, décidément, le principe d'unité lui échappe totalement.

Pendant ce temps, la créature en question commence à se sentir à l'étroit à l'intérieur d'elle-même. On n'a pas idée de ce que cela fait d'atteindre les limites molles d'un univers autrefois infiniment aqueux. Une imperceptible ondulation repousse doucement du pied l'infrangible doudou placentaire. Un irrépessible bercement va et vient le long de la minuscule colonne vertébrale. C'est le monde entier qui danse doucement, contaminant peu à peu la mousseline rougeâtre environnante jusqu'à ce qu'un invisible chef d'orchestre imprime le tout premier fortissimo...

La petite valise est prête : une chemise de nuit, de la layette, un petit bonnet blanc et la brosse à dent forment le parfait nécessaire de la parturiente. Carlo attrape le bagage d'une main, et sa femme de l'autre pour les poser sur le siège arrière de la voiture. La maternité n'est pas bien loin, mais dans ce contexte inédit, le trajet semble interminable aux deux jeunes gens inquiets.

Au bout du long couloir crayeux, la pudeur de Marie va bien vite décamper pour ne pas assister à l'humiliation des étrières en acier. Pendant plus de douze heures, elle devient le jouet d'un corps qui ne lui appartient définitivement plus et semble pris de hoquets nauséeux. À bout de forces, elle finit par se laisser aspirer sans réagir dans les limbes d'un masque qui souffle de l'éther.

Le petit corps a perdu sa partenaire de valse. Le flux censé l'accompagner se mue peu à peu en une infructueuse agitation puis en sursauts désespérés. Par quel curieux renversement un monde jusqu'ici chaud et vivant est-il en train de se noyer ? La pulsation s'étiolé, prête à retourner là d'où elle est mystérieusement venue, acceptant sans obstination qu'il n'y ait pas de place pour elle à cet endroit et à ce moment-là.

Sous les néons blafards, les blouses s'affairent. Maintenant qu'on a privé la mère et l'enfant de toutes leurs facultés, on se sent utile ! On fouille le ventre inerte sans ménagement. On y fourre la ventouse en caoutchouc qui vient bientôt se cramponner au petit crâne fragile. Et l'on se donne bonne conscience et entourant l'amputation artificielle de maintes précautions médicales.

Froid éblouissant.

Claque bleue.

Cri asphyxié.

Quelque chose d'irréversible s'est produit. Le monde est désormais glacé, pesant, sucré, sombre, bruyant, multicolore, vide, imprévisible. L'odeur familière est parfois présente, souvent absente. Attente fébrile, succion avide, repos. La pensée n'existe pas. Tout est organique, inconfort, plénitude. Anna ne sait pas encore qu'elle est Anna. C'est à peine si elle commence à reconnaître ce son un peu plus fréquent que les autres parmi le brouhaha insensé qui lui traverse les tympans. La layette neuve est comme un papier de verre sur la finesse de sa peau jusqu'alors immergée. Sous la fragile fontanelle, une miraculeuse activité enregistre les vagues sensorielles et apprend.

Elle apprend la faim, torsion désagréable, bientôt insupportable, qui remonte le long de la trachée en un long vagissement inutile. On mange à heure fixe dans ce nouvel univers. L'horloge seule décide du temps qui délivre. Elle apprend le derme criant le manque : qu'on me touche, qu'on me caresse, qu'on m'effleure, qu'on me cajole ! Qu'on m'indique où se trouvent les limites de l'angoisse. Elle apprend la résignation et le refuge inépuisable du sommeil.

Tout au fond de Marie, il y a pourtant bien une espèce de délicate intuition qui lui fait tendre les bras vers elle, parfois pendant plus d'une heure, mais elle n'a pas la force d'aller contre l'injonction catégorique de Carlo : « Laisse, ça lui fera les poumons. ».

Quand je pense que j'imaginai que ça ne durerait que six mois ! Et à la fois, si l'on m'avait annoncé que ma psychothérapie durerait quatre ans, je ne l'aurais jamais commencée... J'aurais cherché des solutions plus expéditives pour mettre un terme à ce vide existentiel qui me harcelait depuis des années. Parler, hurler, pleurer, frapper,... il m'a semblé que ça ne s'arrêterait jamais. J'ai vomis ma souffrance mais peut-être aussi toutes celles de ma famille, comme si j'avais pour mission d'exprimer tout ce que les autres n'avaient jamais dit. Un pas devant l'autre, j'ai exploré les corridors sombres de mon histoire jusqu'à conjurer enfin la malédiction épigénétique !

Ma vie n'aura donc été qu'une interminable attente. J'attendais qu'on me regarde, qu'on m'aime, qu'on me soutienne. J'attendais le futur en espérant qu'il serait meilleur qu'un présent inodore. J'occupais le temps et l'espace en attendant. Quand je n'avais plus d'énergie, je gisais par terre, sans force, pas même celle de pleurer, et j'attendais toujours, que quelqu'un s'en aperçoive et vienne m'aider à me relever, cet être extérieur à moi qui viendrait me nourrir et stimuler mes désirs et ma joie de vivre. Je patientais, plantée là comme une petite fille qui attend sa maman dans les rayons d'un supermarché, ne sachant pas si elle doit pleurer ou espérer encore.

Les cartons sont maintenant gaiement entassés dans le fourgon de location plein à craquer. Le ficus, ravi de ce départ inopiné, étale ses feuilles contre la vitre. Violette est installée côté passager, son rat bien calé entre les deux cuisses. Le soleil rasant du crépuscule embrase les panneaux signalétiques du périphérique. Je sors enfin du ventre parisien qui m'a vue grandir tandis que la radio s'époumone : *On vous souhaite tout le bonheur du monde !*

Au moment où nous arrivons aux abords de la maison qui m'attend, le brouillard est tombé sur les champs. Au détour d'un virage, Violette aperçoit un panneau "Attention animaux domestiques" sur le bas côté. Nous éclatons de rire devant cette vache aussi embrumée qu'improbable pour la citadine que j'ai toujours été... Décidément, on est prêt à tout par amour ! Y compris à quitter la plus belle ville du monde pour aller s'installer à la cambrousse un soir de Noël...

À peine ai-je coupé le moteur que la porte s'ouvre en grand. Le sourire de Fanny illumine l'embrasement et nous voilà bien vite installées devant les bulles de champagne et la cheminée. Les œufs de lompe crépitent sous les langues tandis que nous jacassons comme trois fillettes excitées par la perspective d'ouvrir les cadeaux. Violette n'a même pas tiqué le jour où je lui ai annoncé que j'étais en couple avec une femme. « Ah enfin, tu te décides à ouvrir les yeux ! » m'avait-elle lancé, goguenarde. Depuis tout ce temps qu'elle s'inquiétait pour moi, c'est peut-être la plus belle soirée de sa vie à elle aussi...

Elle est repartie le lendemain matin, après avoir pris soin de ranger tous les cartons dans le garage. Pour une fois, elle m'a même serrée dans ses bras en me soufflant « Sois heureuse maintenant ! ». La porte s'est refermée sur mon nouveau nid. Je me suis retournée

pour embrasser la grande pièce du regard, les verres vides, les braises presque éteintes, les cadavres de crevettes. Et j'ai croisé le regard de Fanny. Tendre mais triste. Je n'ai pas compris tout de suite. Je me suis approchée d'elle pour la réchauffer, me suis assise à ses côtés. Elle a eu un petit mouvement de recul.

– Il faut que je te dise quelque chose Anna...

– Oui...?

– Je suis désolée... Je t'aime... mais je ne suis pas amoureuse de toi.

– ...

Trou noir.

Sidération.

Seule.